
ARABIE.

LES Européens visitent si rarement l'Arabie, que nous aurons recours, pour donner une idée de ce pays célèbre, à la description et à la relation qu'en a publiées Niebuhr, qui la visita en 1762, avec d'autres savans envoyés par Frédéric V, roi de Danemark.

Niebuhr et ses compagnons partirent du Caire avec une caravane le 27 août. Le 30 ils arrivèrent à Suez, ville bâtie à la fin du quinzième siècle, à la place de Kolzoum, ancien entrepôt du commerce de la mer Rouge; c'est du nom de cette ville dont les ruines se voient à peu de distances que les Arabes ont donné à ce golfe le nom de mer de Kolzoum. Suez est un lieu peu peuplé et mal bâti. La principale occupation des habitans est de porter du grain et de transporter les pèlerins à Djedda, port de la Mecque. Le terrain est un lit de rochers, parsemé de sable; pour avoir de l'eau, il faut aller à près de trois lieues de distance.

Niebuhr chercha dans les environs de Suez le Djebel Mokalteb (montagne des Inscriptions)

qui, suivant la tradition, devait se trouver dans quelque partie des déserts voisins. Les Arabes prétendirent d'abord qu'ils en ignoraient absolument l'existence; cependant quand on leur eut promis une récompense considérable, un de ces demi-nomades s'offrit pour conducteur. On commença par traverser un canton généralement pierreux, mais bien arrosé et fertile en quelques endroits. Les voyageurs virent sur la pente du Sinaï le couvent de Sainte-Catherine, qui est changé en une sorte de prison, à cause du voisinage des Arabes. On descend du haut des murs un panier par lequel on fait remonter les gens et les provisions: un passage souterrain mène à un excellent jardin qui appartient au couvent. Souvent les Arabes, placés sur les rochers qui le dominent, tirent des coups de fusils aux moines: s'ils peuvent mettre la main sur quelque frère qui se sera égaré, ils ne le relâchent qu'après lui avoir fait payer une bonne rançon.

Niebuhr n'avait vu d'autre inscription dans cette excursion que quelques noms, et des figures sculptées grossièrement, qui n'offraient aucun intérêt. Enfin on le conduisit au Djebel Mokalteb; en gravissant sur cette montagne, il trouva beaucoup de pierres sépulcrales couvertes d'hiéroglyphes et de bustes qui étaient évidemment égyptiens. Il se disposait à copier les inscriptions,

lorsque des Arabes arrivèrent et lui dirent que dans les mains des Européens ces caractères possédaient un pouvoir surnaturel, et étaient destinés à tirer des entrailles de la terre les trésors qu'elles tenaient cachés. Ils insistèrent pour qu'il leur payât à l'instant cent piastres, ou qu'il leur accordât une part dans toutes les richesses que les inscriptions lui procureraient. Niebuhr aimait mieux gagner un des Arabes par un présent, ce qui lui procura la facilité de copier un des hiéroglyphes qui différaient peu de ceux de l'Égypte, excepté qu'ils contenaient la figure de la chèvre, animal inconnu dans ce pays.

Des caravanes nombreuses étaient arrivées à Suez, de sorte que lorsque Niebuhr revint dans cette ville, elle lui parut aussi peuplée que le Caire. Les navires partirent successivement en petites escadres, afin de s'aider mutuellement en cas de danger; il était imminent, car ils rangeaient la côte de près, au milieu des récifs et des écueils de corail, et les marins qui les conduisaient étaient ignorans et maladroits. Il y avait à bord beaucoup de femmes; elles mettaient continuellement le feu à du linge qu'elles faisaient sécher. Elles ne cessèrent que lorsque le capitaine les eut fait bien battre. On passa devant El Tor, ville dont le port est en ruines. Il y a dans les environs des villages considérables.

Ensuite on n'aperçut plus aucun lieu habité jusqu'à Yambo, port de Médine : les passagers qui allaient à cette ville sainte furent débarqués, et l'on continua la route pour Djedda.

Les voyageurs craignaient extrêmement d'être maltraités, tant d'après ce qu'ils entendaient dire de tous côtés que d'après ce qu'ils avaient éprouvé à Yambo. Le gouverneur apprenant qu'ils étaient habiles en astronomie, ce qui dans l'Orient est synonyme avec astrologie, les pria de lui faire connaître l'issue de la guerre dans laquelle il était engagé; Niebuhr s'excusa sur son ignorance de l'avenir, mais son compagnon Van Haven gratifia le gouverneur d'une réponse favorable.

Djedda est le port auquel abordent les pèlerins et les objets destinés pour la Mecque, c'est en même temps un des canaux du commerce entre l'Inde et Suez. On sévit rigoureusement contre les navires qui oseraient entrer dans ce dernier port sans avoir touché à Djedda.

Les voyageurs désirant aller à Hodeïda, on leur recommanda un navire de Mascat. L'ayant examiné, ils jugèrent qu'il ressemblait plus à une futaille qu'à une embarcation; les bordages étaient extrêmement minces. On ne les avait pas goudronnés; il n'était monté que par un petit nombre d'esclaves noirs tout nus. Les voyageurs n'é-

taient pas disposés à se hasarder sur ce vaisseau , on leur conseilla de ne pas se laisser effrayer par les apparences , parce que les Arabes de Mascat étaient bons marins. Ils partirent donc , et quoiqu'ils ne fussent pas à leur aise , ils naviguèrent sûrement , quoiqu'un peu lentement , le long d'une côte aussi déserte que celle qui s'étend entre Suez et Djedda.

A son arrivée à Loheia , Niebuhr reconnut avec surprise que plus il allait au sud plus les Arabes étaient civilisés et polis. Les habitans de ce lieu montrèrent de la curiosité et le désir de s'instruire ; ils ne connaissaient les Européens que comme commerçans ; l'arrivée d'un médecin , d'un botaniste et d'un observateur des astres , fut pour eux une nouveauté agréable. Le gouverneur invita les voyageurs à s'arrêter quelque temps , et leur assura qu'ils pourraient parcourir avec sécurité toutes les parties des états de l'iman. Cependant un cheikh , invité à dîner avec eux , s'écria : « Dieu me préserve de manger avec des infidèles qui ne croient pas en lui ! »

M. Niebuhr et ses compagnons voyagèrent dans le Tehama , contrée qui s'étend le long de la côte ; ils y furent aussi tranquilles de la part des habitans que dans les contrées les plus civilisées de l'Europe ; ils furent très-incommodés par le sable mouvant qui couvrait quelques parties du

terrain. Beit-el-Fakih était devenu un lieu important , depuis que le port de Ghalefka s'était comblé. Cette dernière circonstance a ruiné Zébid , jadis la ville la plus commerçante du Tehama. Pendant le temps de sa prospérité , on y avait formé des établissemens ecclésiastiques devenus très-onéreux , car ils absorbaient les trois quarts du revenu extrêmement réduit. Hodeïda était alors le port de Beit-el-Fakih , le hâvre en est assez bon.

Niebuhr alla visiter Kahlmé et Hadié , situés au milieu des montagnes où l'on cultive le café. Les rochers y étaient entièrement basaltiques , et offraient ordinairement la forme de colonnes qui servaient de soutiens aux cañiers , et qui souvent semblaient avoir été élevés par l'art pour supporter les eaux qui se précipitaient en cascades du haut de leurs sommets. Les plantations de café répandaient le parfum le plus délicieux ; quelques-unes , arrosées par l'art , donnaient annuellement deux récoltes. Dans une autre excursion au milieu de ce territoire montagneux , Nieburh passa par les petites villes d'Ouden et de Djoblé : le pays lui parut faiblement peuplé. Les habitans supposaient que Forskol , le botaniste , qu'ils voyaient occupé à chercher des plantes , faisait de l'or , et que Nieburh , qui avait constamment ses regards tournés vers le ciel , était un magicien.

La troupe des voyageurs partit ensuite pour Mokha. Ce qui les mortifia beaucoup, fut d'être obligés de descendre de leurs ânes, et d'aller à pied dans cette ville. Ils s'adressèrent à Salek-Ismael, Arabe qui ne songeait qu'à pressurer les étrangers. S'apercevant que ceux-ci ne consentaient pas à se laisser duper, il leur fit tout le mal qu'il put : étant allés à la douane, ils trouvèrent tout leur bagage ouvert et manié fort rudement. La vue des poissons et des serpens conservés dans l'esprit-de-vin excita les plus violens soupçons ; personne ne pouvait concevoir quel motif raisonnable avait fait recueillir ces objets. La liqueur qui les contenait était pour les Musulmans également profane et odieuse, et l'odeur qui s'exhalait des animaux et se répandait dans toute la maison, produisit les impressions les plus défavorables pour les savans. Enfin, on supposa que, comme les Européens étaient médecins, ils avaient voulu empoisonner le dola ou gouverneur. La chose sembla très-probable : le dola, transporté de colère, les fit chasser de chez lui, et on ferma la porte sur eux. Ils apprirent en même temps que tous leurs effets avaient été jetés par la fenêtre de leur logis dans la rue. Ils errèrent pendant quelque temps dans la ville : toutes les portes leur étaient fermées. Enfin, grâce à l'intervention du cadî et d'un négociant anglais,

ils trouvèrent un gîte. On leur conseilla de calmer le courroux du dola avec un présent de cinquante ducats ; ils eurent beaucoup de peine à suivre cet avis : cependant, lorsqu'ils s'y furent conformés, ils reconnurent avec plaisir que tout son ressentiment s'était évaporé ; il les reçut très-affectueusement, et leur fit rendre tout ce qui leur appartenait. Ils gagnèrent même ses bonnes grâces, car s'étant blessé au pied, il sollicita leur secours. Toutefois, le résultat de cette affaire fut désagréable, parce que la guérison lui parut trop lente, et il déclara qu'il ne leur permettrait de partir pour Sana que lorsque sa cure serait complète. Ils furent tous très-satisfaits lorsqu'un charlatan se présenta et entreprit, en se chargeant seul du traitement, d'accomplir en huit jours le rétablissement du dola.

Les voyageurs étant partis de Mokha, vinrent à Taas, grande ville entourée de montagnes sur lesquelles les Arabes prétendaient que toutes les plantes du monde croissent ; mais à son grand regret, M. Forskol ne put y herboriser, parce que le gouverneur était en hostilité ouverte avec les cheikhs voisins, et ne permettait à personne de visiter leurs territoires. Arrivés à Jirim, la compagnie savante eut le malheur de perdre Forskol, qui, succombant à ses fatigues, rendit le dernier soupir. Ils passèrent ensuite par Damar,

Manahhal et Souradjé, et atteignirent Sana. Quand ils furent parvenus à une des maisons de campagne du visir, située hors des portes, on les pria de descendre de leurs montures; ils s'attendaient à être présentés à ce ministre, on voulait seulement leur faire éprouver l'humiliation d'entrer dans la ville à pied tandis que leurs domestiques musulmans étaient à cheval. Cependant l'iman leur envoya un présent de cinq moutons, et leur donna bientôt une audience publique. Les approches de la salle étaient si remplies de courtisans, d'officiers et de chevaux, que les Européens eurent beaucoup de peine à pénétrer. Le prince était assis, les jambes croisées, sur des coussins; il permit à Niebuhr et à ses compagnons de baiser la paume et le dessus de sa main droite. Aussitôt un héraut s'écria, et tous les assistans répétèrent: « Dieu conserve l'iman! » Comme les voyageurs ne pouvaient faire la conversation avec l'iman que par le moyen d'interprètes, elle ne fut ni longue ni intéressante; ils prirent ensuite congé avec les mêmes cérémonies.

La salle d'audience était spacieuse, voûtée, et de forme carrée; il y avait au milieu un grand bassin, duquel jaillissaient plusieurs jets d'eau, dont les gerbes s'élevaient à quatorze pieds de haut, ce qui répandait une fraîcheur agréable. Au-delà du bassin, un exhaussement occupait le

fond de la salle, puis une autre élévation menait aux marches du trône de l'iman; le plancher, dans toute l'étendue de la salle, était couvert de beaux tapis de Perse.

Les voyageurs, de retour à leur logis, reçurent, en présent de l'iman, onze petites bourses contenant chacune quatre-vingt-dix-neuf komassis, petite pièce de monnaie dont trente-deux font un écu. Ce cadeau était peu conforme aux idées de délicatesse d'un Européen; cependant ils supposèrent que c'était une marque d'attention de la part du prince, qui avait voulu empêcher qu'ils ne fussent trompés par les changeurs.

Sana n'est pas une très-grande ville; on en peut faire le tour à pied en une heure; son enceinte renferme plusieurs jardins. Les maisons ordinaires sont en briques séchées au soleil; les mosquées sont nombreuses; il y a douze bains publics et plusieurs grands bâtimens construits en briques cuites, et quelquefois aussi en pierres de taille. Les environs sont remplis de jardins qui ont des jets d'eau.

Le 26 juillet Niebuhr partit de Sana pour Mokha; le 23 août il s'embarqua dans ce port pour aller à Bombay.

L'aspect général de l'Arabie annonce la stérilité: des montagnes pierreuses et des plaines sablonneuses frappent partout les regards dans